

# NINE TEEN

## SCIENTISTS

NON AU SANG, NON A  
L'AMOUR

LA DEMOLITION DERBY  
COURT TOUJOURS!

CAROLINE DU NORD  
CERTAIN GENERAL  
CRAMPS

MICHAEL HURLEY  
JAZZ BUTCHER  
MC5

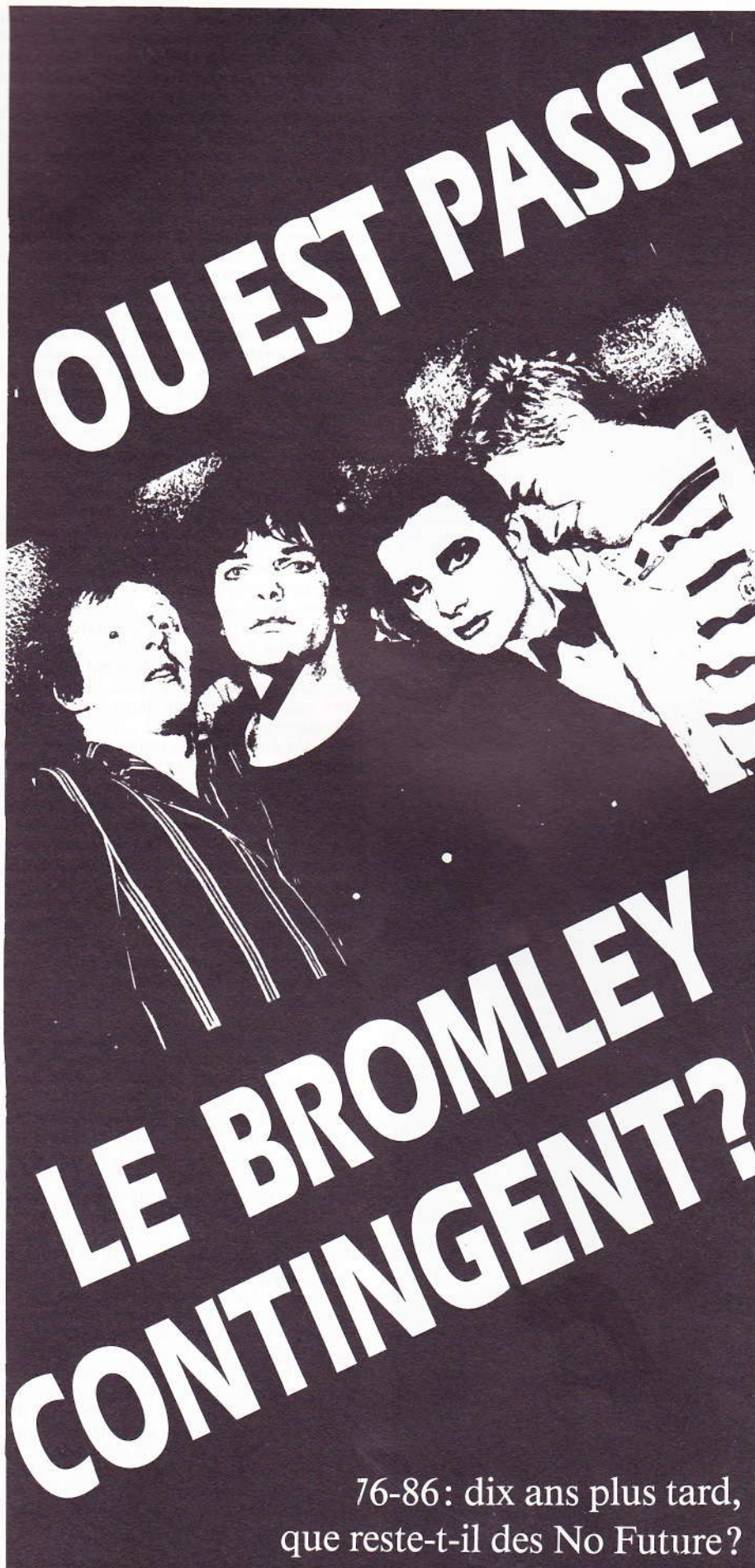
PARABELLUM  
PRETTY THINGS  
PUNK 77

VINCE TAYLOR  
THUGS

et le flexi

HOT PANTS/SINNERS  
(réservé aux abonnés)





76-86: dix ans plus tard,  
que reste-t-il des No Future?



C'est vain et haïssable comme un anniversaire. Une décennie pour rien, ou peu s'en faut. Comme si, malgré le flot d'images qui reste dans les mémoires, malgré les slogans et malgré le vinyl, la punk era n'avait jamais eu lieu. Tout est gommé, tout est opaque. Avoir seize ans en 86 et agir positive punk ou skanker sur la Souris et Hüsker Dü signifie-t-il encore quelque chose? No way. Il fut d'autres temps, où l'appel du danger apparaissait comme un irrésistible sauvetage, où le fantasme connectait les aspirations d'une génération à vif. "No future", "A hard rain's a gonna fall", les prophéties du Zim et de Johnny Rotten se sont presque réalisées. Tchernobyl, mon amour. Mais déjà dans les mid-seventies, les premières lézardes de la douceur de vivre ne prédisposaient-elles pas au désespoir? La crise était déjà là en filigrane, atténuée, flottante dans l'air du temps, bien que pas encore entrée dans les mœurs. Plus que le signe d'une révolte sociale, la pulsion sauvage du punk était le fait d'un désir créatif inassouvi. Sous le couvert des fumeuses références situationnistes, la punkitude avançait masquée, fiévreuse avant tout de rendre à l'adolescence sa capacité d'identification et de balayer l'ennui plombé de ces années mornes. Souvenez-vous: 1974. Oui, c'était les Dolls et "Here come the Warm jets", Mott et Bolan, Wilko et le pub-rock, et "Natty dread" aussi, mais sorti de ces quelques refuges, les temps ne projetaient qu'un sous rock pop starisé et obscène. Le moment était donc parfait pour électriser les nerfs et les feelings rebelles, lancer une contre-culture à défaut de contre-pouvoir.

Comme à l'habitude, les States perçurent la chose avant tout le monde. Lenny Kaye le premier, ce DJ archiviste, rock critic à ses heures, et vendeur dans une boutique d'oldies du Village. Lui et sa copine Patti Smith, une drop out échappée du New-Jersey, se répandent dans les clubs de folk downtown. La fille a l'air d'un corbeau, une coupe spiky, des jeans noirs ultracollants; elle récite des cut-ups dédiacés à Byron Geesin, que Kaye appuie comme il peut d'une guitare souffreteuse. En 74, dès que le duo se produit quelque part, il se passe des choses bizarres; chaque fois, les quinze ou vingt cinglés qui assistent au set exultent et en redemandent. L'affaire de quelques mois et la Smith devient celle qu'il faut suivre à New-York. A tout prix.

Au même moment, le Village Voice se met à délirer sur Television, une clique d'adolescents sur le retour qui réanime les Standells en les jouant dans l'esprit du Tony Williams Lifetime. Tous les weekends, Television éclabousse l'infâme Bowery joint qu'est le CBGB's, une alcôve jusque là plutôt tournée vers le country, en plein quartier polonais. Des sets éperdument romantiques. Hilly Kristal n'avait pas manqué de flair le jour où Tom Verlaine était venu lui proposer de jouer là avec son groupe pour presque rien; le CBGB's allait du coup devenir un des points de mire de la new scene, tout un tas de groupes se mettant à pousser sur les cendres des Dolls et du Velvet. On se devait d'y jouer, et dès 75, on put y voir débarquer en rangs serrés les Tuff Darts et leur chanteur, un italo du Bronx, copie speedée de George Chakiris:

Willie DeVille ; les Ramones qui portaient des jeans tranchés aux genoux bien avant qu'on en fasse un must de la pose ; et puis les Brats, les Victims, ou les Talking Heads pas encore vampés par la technologie et la prétention... Television se préparait à sortir son premier simple, "Little Johnny jewel" sur Ork, et Patti Smith allait faire de même avec sa version élégiaque de "Hey Joe".

A ce stade, un point précis assure la convergence du mouvement : le retour au basique. Peu importe la forme employée. Et d'emblée, la vague rencontre un écho. La contagion semble gagner l'Amérique entière : à Cleveland, les Dead Boys prônent les vertus de l'angel dust pendant que Pere Ubu extrapole sur la paranoïa urbaine à coup de "Final solution" contaminés ; en Californie, on découvre les Germs, les Dills, les Screamers, les Avengers, ou même les Runaways, cinq chicks faussement lascives mais vraiment glitter, et maquées par Kim Fowley... Une ou deux années de passion furieuse, avant que le business et la récupération ne reprennent le dessus, que les Voïdoïds de Richard Hell ne se mettent à produire le même vrombissement odieux qu'une roulette de dentiste, que Wayne County et Stiv Bators soient murs pour l'Alcazar, que Joe Ramone approche des quarante piges... Et qui se souvient encore de la vraie Debbie Harry? de la craquante ex-bunny qu'on confondait à l'époque avec Cindy Fox, la petite amie de Johansen. C'était avant la sortie du premier album bien sûr, et Blondie était ce groupe à la Paul Revere and the Raiders emmené par cette fille lumineuse qui chantait avec amour des vignettes kinétiques, pop et speed, colorées aux teintes des classiques éternels. Chère Debbie. Elle semble vraiment sur la parallèle line par les temps qui courent alors que ce veau de David Byrne est devenu une institution. Pas une perdante, non ; pire que ça : une laissée pour compte, elle qui a été le sourire des seventies finissantes. Mais toutes ces années consacrées à soigner Chris Stein victime d'une insidieuse maladie du sang ne sont peut-être pas le meilleur moyen de piloter une carrière.

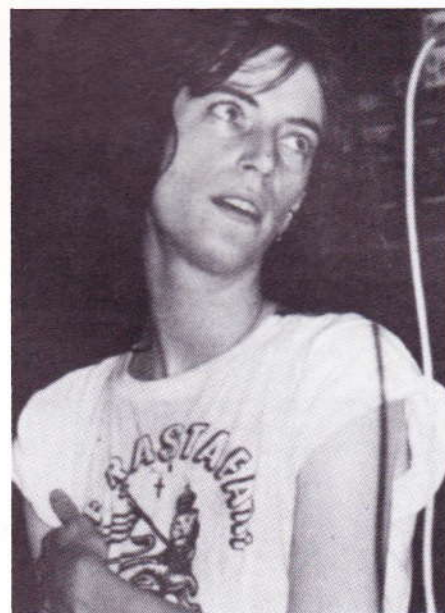
L'impact de l'Americana a donc été - quoi qu'en aient dit ceux-ci - décisif sur les punks anglais. Peut-on pour autant parler d'interpénétration directe ? Sans doute pas, même si Albion se chargera vers 79 de renvoyer la vague US à ses expéditeurs. Mais ce serait faire bon marché de quelqu'un comme John Lydon que de ne le considérer que comme un punk rocker sous influence. En 76, Lydon/Rotten est LA figure emblématique, la chose la plus fascinante qu'ait produite le rock depuis les late sixties ; au point que sa seule stature va suffire à dessiner en un tour de main l'ensemble de la trame, le background social, le fond hystéro-rebelle sur lequel va se bâtir tout ce qui va suivre. Avec violence, aplomb, et un sens rare de l'amoralité, Johnny court-circuitait une certaine vision du monde occidental. Dès lors, il s'exposait à porter tous les péchés de l'univers : une centerfold du N.M.E. suffisait à déclencher la haine et le mythe, qui le voyait poser en crucifié au regard reptilien. Même si on tentait alors de nous vendre les Pistols

comme les créatures de Malcom McLaren - pauvre vieux gimmick des jeunes cons manipulés sur fond de valse des pantins pogoteurs - le seul vrai talent de l'ex-situ avait surtout été d'être là au bon moment, et de sentir l'immense présence de Lydon, cette lucidité exacerbée qui pouvait passer pour de la démente et qui transpirait de tout son être.

Quand Johnny traînait chez Sex en 75, le seul endroit à Londres où il était encore possible de trouver des kinky boots en écoutant les Stooges, personne n'aurait juré de son futur de screamer définitif, personne n'aurait deviné le performer à venir et sa stylisation déconnectée. Personne sauf McLaren qui, à partir de là, jouait sur du velours avec ce gosse qui en était encore à marmonner par dessus les Small Faces qui passaient sur le Rock-Ola du magasin. La rencontre avec Steve Jones allait brusquer les choses. Une fois encore, la légende capturait l'histoire et McLaren allait pouvoir trafiquer la réalité à son service pour la resservir, telle qu'ils souhaitaient l'entendre, aux media et à l'industrie. Viviane Westwood concevait pour le groupe un style de fringues uniques : rien ne pourrait stopper les Sex Pistols, rien ne les empêcherait de faire la différence, de prendre date, de devenir cet assemblage hétéroclite, hors des normes, qui allait braver toutes les barrières, tous les interdits, jusqu'au point de non-retour.

Bien sûr, Lydon cultivait son statut de martyr jusqu'au-boutiste, il se servait de ce réactif haineux que les media lui renvoyaient. Vingt quatre heures après s'être fait attaquer à coup de rasoirs par des membres du National Front à la sortie du métro, il exhibe ses plaies avec délectation pour la plus grande joie des photographes du Sun. McLaren boit du petit lait. C'est aussi l'affection que Johnny se découvre pour Vicious. Amitié, ou fascination pour ce symbole un peu trop parfait de la tragédie junk et son pathos dérisoire qui attireront aussi l'attention de Russ Meyer, puis de Julian Temple pour "The great rock'n'roll swindle", et finalement, d'Alex Cox, déjà auteur du génial "Repo man" : *"La vérité est vraiment dégueulasse. Sid était émotionnellement une épave, cela pour des milliers de raisons, mais surtout parce qu'il était d'une naïveté absolue et qu'il finissait par se laisser persuader de la véracité de l'image que la presse avait fabriqué autour de lui... Je veux dire, je l'avais appelé Sid Vicious parce que mon hamster s'appelait comme ça... C'était quelqu'un d'extrêmement vulnérable, tout le contraire d'un dur, et ça le rendait malheureux de prétendre en être un"*.

Aujourd'hui, Lydon balance donc ses avocats contre Alex Cox à l'occasion de la sortie de son nouveau film, "Love kill", basé sur la romance tragique de Vicious et de Nancy Spungen, le rituel de mort et de dope, et les fantômes du Chelsea Hotel. Des avocats que McLaren connaît bien, lui qui vient de perdre un procès, un million de livres et ses droits sur les copyrights des Pistols : la claque de sa vie. Pas très punk tout ça, hein ? Pour un peu, avec tous ces juristes, on se croirait dans "Dynasty". Johnny a trente ans aujourd'hui, du fric à jeter par les fenêtres, un mariage derrière lui, une vie à L.A. et 50 chaînes de TV. Vous avez dit Image Publique ?



Patti Smith



Blondie

Richard Hell





Mais comment se souvenir du Londres de 77 autrement qu'en laissant remonter à la surface les flashes vivaces d'un Marc Bolan dans un costard jaune douteux, bouffi et désespéré, traînant un dimanche après-midi d'août devant la Roundhouse avec quelques punks anonymes et à qui on refusait l'entrée parce qu'il n'avait pas de ticket ! Lui qui allait se crasher lamentablement quelques semaines plus tard à moins d'un mile de là. Et puis, la cérémonie pantomime de mariage de Dave Vanian devant les grilles de Buckingham Palace. Tout le Bromley Contingent était là, et Rotten faisait le garçon d'honneur. Ou le choc des Stranglers au Red Cow et au Rock Garden quand on les comparait encore à des Electric Prunes manipulés génétiquement, très loin de l'artefact pasteurisé qu'ils deviendront vite. Et encore, les pandemoniums du Roxy Club de Covent Garden et les remixes dubés de Don Letts, le DJ rasta qui vous transportait sur un skank comateux jusqu'aux horaires improbables du petit matin. Ce souvenir très chaud aussi du Carnaval Jamaïcain de Notting Hill Gate en 76 quand les cops chargeaient et que Londres, baigné de soleil et de tension, résonnait du "Police and thieves" de Junior Murvin.

D'entrée, reggae et punk s'étaient reconnus du même bord. Un an plus tard, Marley chanterait la "punk reggae party", officialisant le jumelage. Pour l'instant, il s'agissait simplement du front commun de deux cultures en butte aux persécutions de l'establishment, aux traques de la Royal Constabulary et à la paranoïa qui en résultait. L'alliance apparemment aberrante de la mystique rastafarienne et du nihilisme punk se soudait dans l'adversité. "Babylon's burning" et "Trenchtown rock", romantisme et idéaux. Pour un jeune punk, s'attarder à Maroon Tunes, ou chez Daddy Cool dans Dean Street pour un pressage jamaïcain de "Two seven clash" devenait aussi essentiel qu'une virée à Rough Trade ou au Soho Market. Le métissage était dans l'air, concrétisé bientôt par un groupe comme les Slits, ces Shangri-La's revues et corrigées par la Guerre du Feu, menées par Ari Up, Miss Primitif, ses dreadlocks boueuses et son accent jamaïcain à couper au couteau. Jusqu'aux Generation X qui se permettaient des dubs en B-side de leurs singles, tandis que se multipliaient les concerts sous l'égide de Rock Against Racism, pendant que Steel Pulse s'en prenait directement au National Front dans son hit "Ku Klux Klan" et que Lee "Scratch" Perry encapsulait le "Complete control" des Clash avec la bénédiction de Bernie Rhodes et de CBS. Même si le courant ne circulait pas si bien que cela dans les faits, comme devait l'avouer Joe Strummer dans "White man in Hammersmith Palais", l'histoire d'une désillusion, d'un concert où il était le seul blanc au milieu d'un public rasta, de l'impossibilité d'établir une communication.

Les Clash justement. Je n'ai jamais très bien compris chez eux cette stratégie de commando parachutiste de gauche. Ready pour la lutte armée bien sûr, mais de fait, les Clash apparaissaient Rambomaniérés

avant l'heure. On détournait les Doc Martens sous l'impulsion des stylistes de Seditionaries, mais ce besoin d'uniformes et de tenues de camouflage ressemblait trop à un assouvissement pour passer comme une lettre à la poste. On louchait peut-être sur la R.A.F. et les armées de libération, mais le groupe avait toujours l'air en partance pour les Malouines avec ses machoires bien crispées. Même un Mick Jones, malgré ses mimiques Keith Richardesques, se laissait prendre au jeu. Que penser alors en 86 de la discographie du Clash ? Le premier Lp - seul audible du lot - a les défauts de ses qualités, trop pressurisé, trop témoin de son temps pour vraiment passer la rampe. Les quelques simples qui suivirent furent des tentatives plus abouties et nettement plus intéressantes, mais tout ceci justifie-t-il que Strummer en soit aujourd'hui à chercher à monter une enième version du Clash avec des ex-Pistols eux aussi sérieusement largués ?



inalement, le seul acquis à nous rester, le bilan de la grande déferlante, c'est sans doute la démystification définitive de tout le processus de conception-fabrication/réalisation du

disque. Avec Stiff, Chiswick et les premiers indies, une brèche s'ouvrait sur la rue où allaient s'engouffrer toute une cohorte d'indépendants. Depuis la lézarde a été consolidée, aménagée, officialisée, elle est devenue une voie comme une autre vers les rêves de hit parades, mais elle tient encore et si les jeunes groupes anglais ont une chance aujourd'hui de graver leurs premiers cris - quel que soit leur intérêt - c'est bien à elle qu'ils le doivent.

Mais revenons à 76. En façade, on avait l'effervescence hip du Bromley Contingent, Billy Idol, Adam Ant et Siouxsie Sioux, déjà baby bondage au make-up de veuve noire, qui déambulait dans le sillage des Pistols. Mais derrière, en parallèle, germaient tout un underground qui n'attendait que son heure pour faire virer le monde au day-glo. Des héros d'un jour les X-Ray Spex et Poly Styrene, leur petite boulotte de chanteuse au sourire carrié qui chantait d'une voix carbonisée des histoires de domination et d'amour synthétique, mais qui n'attendra pas la fin des seventies pour se retrouver engluée dans une secte quelconque. Et Mark Perry ? Une larme pour lui, leader d'Alternative TV et fondateur du fanzine Sniffin' Glue, le premier 'zine punk du pays. Une autre pour Slaughter and the Dogs où le petit frère d'un des Status Quo massacrait un bubblegum destroy et acnéique. Et où sont donc passés tous les Johnny Moped - un de la bande à Lemmy, avec son humour à la Kevin Ayers, revisité par Motorhead - et autres John Cooper Clarke, le Lenny Bruce punky ? Que reste-t-il des Adverters, ce groupe hystéro dominé à la basse par Gaye Advert, une femme fatale au regard de braise qui passait pour être la plus grande fan d'Iggy du tout Londres ? Comment oublier leur fulgurant "Gary Gilmore Eyes" et les ellipses folles d'un gang confiné à la frénésie et à l'incandescence d'un rock'n'roll absolu ? Et le feu intérieur des Desperate Bicycles, le speed

Johnny Rotten, Joe Strummer, Adverters, Generation X, Johnny Moped.

cheap des Drones, des Killjoys ou des Nipple Erectors (qui ne devaient pas encore rêver de devenir les Pogues). Et le "We love you" désincarné et nullissime de Cocksparrer. Ou les graines de positive skins de Sham 69, et dans un tout autre registre, Pauline Murray, son gang Penetration, et leur power pop nutritive enrobée de références aux Shocking Blue. Et puis, évidemment, les Buzzcocks.

Les Buzzcocks étaient l'affaire d'un étudiant en philosophie qui avait le malheur de préférer T. Rex à Rick Wakeman. Allaient s'en suivre toute une palette de vertiges, d'émotions naïves, de troubles adolescents croqués en moins de deux minutes et demi sur une procession de singles illuminés de mélodies minimales, rigoristes et précises, pures et implacables comme du Jackson Pollock retransvaillé au laser. Une autre histoire d'excentriques et d'orgasm addicts comme seul le rock anglais sait en sécréter.

Pourtant, fin 76, il n'y avait guère que Londres qui tremblait sur son socle. Le reste de l'Angleterre, la province ne vivait le séisme que par la radio et John Peel interposés. C'est l'Anarchy Tour qui se chargera de déclencher le blitzkrieg. Ils étaient six groupes, réunis dans un bus pour écumer Albion. Six groupes : les Voïdoïds de Richard Hell, les Heartbreakers, les Pistols et les Clash, les Damned et Subway Sect. Les Subway Sect de Vic Godard, un petit monstre d'inspiration qui devint - et est resté - le seul héritier direct et crédible du Velvet par la grâce d'un single fracassant. A aller chercher sur une récente compilation du bonhomme, qui ne mettra malheureusement pas longtemps à se laisser emporter par un flip existentialiste. Godard se prend maintenant pour Juliette Gréco et le sous-jazz soporifique qu'il tisse à longueur d'albums n'a plus grand chose à voir avec la splendeur radicale de ses débuts.

J'oublie Jam ? Non, je n'oublie pas Jam. Le groupe de Paul Weller avait d'entrée de jeu cette réputation de revivalistes qui les fit rejeter par le noyau dur du mouvement. Dépité, Weller choppera la grosse tête et s'enfermera dans un fétichisme fin d'empire, Lambrettas et Vandellas, Pete Townshend's schizophrenia et bla bla bla. Cinq années à jouer les rédempteurs en donnant des leçons de savoir-vivre et de conscience de classe pour finir dans la peau du parfait faux-cul qu'on connaît aujourd'hui. Non, je n'oublie pas Paul Weller...

A côté, les Damned étaient un amour de groupe et un modèle d'intégrité. Dave Vanian, le visage poudré à la Barry Linton. Kick out the jams et grandiloquence carton-pâte. Simplement des kids goinfrés à la sub-culture des comics, du Patrick McGohan du "Prisonnier", du MC5, de Blue Cheer et de l'UFO scene. Avec en plus pour le chanteur transylvanien, une fascination marquée pour les héroïnes hémophiles des B-movies de Roger Corman. Dix ans plus tard, ils sont toujours là, la fantaisie en moins, la respectabilité en plus, institution établie pour de bon dans les charts british. Les traits fatigués, perruqués et attifés comme les Tremeloes, les Damned continuent en produisant cette pop variéteuse, vaguement early seventies, adipeuse et boursouflée comme un pudding de Noël. Dave Vanian et Rat Scabies en pattes d'éléphant pour une cover pâte d'amande d'"Eloise", ça ne s'invente pas.



a force des choses ? Démision ? Soumission ? Alors que le temps n'attend personne et qu'il faut bien faire avec pendant que l'Europe commence à

prendre les allures d'un champ d'expérimentation livré aux fils du Dr. Folamour, pendant que la France de Chirac traque ses rockers de banlieue dans sa fièvre sécuritaire, après que la gauche ait tenté de les transformer en artistes officiels. Pourtant cette terre française des pesanteurs s'est elle aussi payé sa bouffée de fraîcheur mid-seventies. Ça grouillait même sous la torpeur. L'Open Market était le seul endroit au monde à presser les Groovies et Kim Fowley, les glorieux Facade et Annie Aime les Sucettes commençaient à conjuguer déviance, jet-set et rock'n'roll attitude, la France réalisait qu'elle avait ses groupes stoogiens avec Angel Face et 1984, et bientôt les Stinky Toys, Warm Gun, les Guilty Razors ou Métal Urbain, tandis que Libération s'offrait la collaboration déchirée des artistes Bazzoka et qu'un Yves Adrien, ganté de chevreau gris perle, exposait ses novovisions à un James Osterberg en quête de nouvelles valeurs. A Mont-de-Marsan, Pacadis se noierait sous les litrons de Valstar et les Rings, les Maniacs, le Clash et le Rock Chaud de Jean-Pierre Kalfon feraient sauter les cartilages d'une certaine idée de la France profonde. Et déjà, dans les suburbs lyonnais, se profilait un embryon de scène derrière le style Lacoste et le grillage Fender de Marie et les Garçons, et le plasticisme Nouvelles Galeries d'Electric Callas. L'aventure durera jusqu'à ces trois nuits de juillet 78 où l'Olympia qui devait consacrer la légitimité du nouveau son hexagonal, allait servir de cadre à un constat d'impuissance généralisé.

Depuis, Poly Magoo a perdu pour de bon son combat contre le quotidien. Nous en sommes tous à attendre la bombe, et que Léotard descende les marches du Gibus pour décorer Johnny Thunders de ses dix ans de loyaux services comme portier de l'endroit. En attendant donc cet âge nouveau, je gerbe.

Eric WEBER

Cet article a pu être écrit grâce au passage répété d'une cassette où avaient été compilés les singles suivants : "Ambition" (Subway Sect), "Man of the year" (The Models), "Medium was tedium" (Desperate Bicycles), "Piss factory" (Patti Smith), "Pinhead" (Ramones), "No fun" (Sex Pistols), "Final solution" (Pete Ubu), "Gary Gilmore eyes" (Adverts), "Sonic reducer" (Dead Boys), "Pogo dancing" (Chris Spedding), "Don't dictate" (Penetration), "Get a grip on yourself" (Stranglers), "Clash City Rockers" (The Clash), "Pretty vacant" (Sex Pistols), "Orgasm addict" (Buzzcocks), "Baby, baby, baby" (Vibrators), "I'm stranded" (Saints), "Problem child" (Damned), "Euthanasie" (Olivens-teins), "Public Image Limited" (P.I.L.), "Nag, nag, nag" (Cabaret Voltaire), "Poly Magoo" (Asphalt Jungle), et "Do it 77" (Twink).

Subway Sect	Buzzcocks
Siouxi & The Banshees	Asphalt Jungle

